

Compte-rendu pour la *Revue française de science politique*, vol. 67, n°4, 2017, p. 796-798.

Jean-Michel De Waele, Frédéric Louault (dir.), *Soutenir l'équipe nationale de football. Enjeux politiques et identitaires*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, coll. « Science politique », 2016, 195 p.

Ludovic Lestrelin
Maître de conférences
CesamS EA 4260, Université de Caen Normandie

Les coupes du monde et les championnats d'Europe des nations (le fameux « Euro » que la France a accueilli l'été dernier) sont des occasions régulières pour constater la place importante qu'occupent désormais les grandes compétitions de football dans nos sociétés. Celles-ci génèrent des engouements massifs mais concentrent aussi des critiques et rejets¹. Paradoxalement, alors que les logiques du soutien en faveur des clubs locaux sont bien documentées, le rapport du public aux sélections nationales demeurerait mal connu. C'est cet oubli que vient pertinemment réparer un livre paru en 2016².

Dirigé par Jean-Michel De Waele et Frédéric Louault, tous deux professeurs de science politique, cet ouvrage prend sa source dans un colloque organisé à Bruxelles en mai 2014. Il rassemble les contributions de quinze chercheurs, portant sur une douzaine de pays répartis entre l'Europe, l'Amérique du Sud et l'Afrique, soit des histoires nationales, des constructions étatiques et des régimes politiques divers qui alimentent une ambition comparatiste bienvenue. Des terrains peu balisés sont retenus : Roumanie, ex-Yougoslavie, Russie, Colombie, Égypte, Cameroun. Prenant le football au sérieux³, le livre est organisé autour de trois parties qui abordent successivement l'évolution historique des supportérismes nationaux, les enjeux identitaires puis les usages politiques et médiatiques des équipes nationales.

L'ouvrage montre combien le football a été un outil de récit national dans de nombreux pays mais que de grandes différences existent selon les modalités de construction de l'État-nation. Parce qu'il est volontiers présenté aujourd'hui comme ce qui se fait de mieux en matière de football des sélections nationales (avec cinq titres mondiaux glanés entre 1958 et 2002), le cas du Brésil, traité dans les deux premières contributions, a ceci d'intéressant qu'il permet de déconstruire l'idée d'un soutien immédiat et spontané de la population pour son équipe, celle aussi d'un football comme composante évidente de l'identité brésilienne. Au contraire, l'imbrication entre le football et la nation s'est construite lentement et difficilement, bien

¹ Voir par exemple ce numéro spécial paru à l'occasion de la dernière coupe du monde au Brésil : *Mouvements*, « Peut-on aimer le football ? », n°78, 2014.

² Hasard éditorial heureux, un autre ouvrage paru à la même période aborde cet objet : Fabien Archambault, Stéphane Beaud et William Gasparini (dir.), *Le football des nations. Des terrains de jeu aux communautés imaginées*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, 272 p.

³ Pour paraphraser le titre d'un dossier dirigé par Stéphane Beaud : *Savoir/Agir*, « Prendre le football au sérieux », n°30, 2014.

plus qu'en Argentine, en Uruguay ou en Colombie⁴. Les deux textes portant sur l'ex-Yougoslavie sont aussi riches d'enseignements. Après l'éclatement du pays et le conflit armé, la Croatie et la Serbie connaissent deux trajectoires opposées. La première sort renforcée de cette période et l'État-nation se reconstruit sur la base de frontières anciennes quand la seconde connaît de fortes crispations identitaires dans un territoire rétréci. Dès lors, le sentiment national s'exprime volontiers pendant les compétitions de football côté croate mais peine à se manifester côté serbe. Le football est ainsi un très bon révélateur des lignes de fracture, des rapports de force et des tensions qui traversent une société, une « loupe sociale » tel qu'il est qualifié dès l'introduction du livre.

L'expression de la fierté nationale ne va pas de soi non plus si l'on considère une autre dimension, celle de l'articulation entre le supportérisme autour des clubs et le supportérisme en faveur de la sélection, le second s'étant construit plus tardivement que le premier. Le cas italien documenté par Sébastien Louis met en évidence toute la difficulté du passage du local au national. Dans les rangs des supporters les plus engagés que l'on nomme « ultras », l'authenticité du soutien en direction du club réside dans son caractère exclusif, dans un pays par ailleurs marqué par d'importants antagonismes régionaux.

Le développement d'un sentiment national via le football ne peut se faire sans l'intervention d'intermédiaires, sortes d'entrepreneurs qui ont tout intérêt, pour des raisons diverses, à cultiver le lien entre sport et nation. Deux catégories d'acteurs apparaissent incontournables. Les médias sont les premiers. D'ailleurs, si certaines contributions s'appuient sur des démarches ethnographiques et des entretiens semi-directifs, les auteurs mobilisent beaucoup les articles de presse comme matériaux empiriques, signe de la place qu'occupe la couverture médiatique dans les logiques qui sont ici étudiées. La mise en récit des rencontres par les journalistes joue un rôle essentiel : création de héros nationaux, description des adversaires par le recours à certains stéréotypes, inscription des matchs dans une mémoire collective, mise en relation du sport avec des événements historiques passés (de sorte que se rejouerait sur la pelouse des conflits anciens)...

Les dirigeants politiques constituent les autres acteurs décisifs. Avant de considérer la fréquente instrumentalisation des compétitions, il convient de relever combien les mobilisations que génère le football peuvent aussi inquiéter les autorités. En Iran comme en Égypte, la crainte que les tribunes se transforment en scènes contestataires via des slogans ou banderoles n'est jamais loin. Comme le note Suzan Gibril, les stades sont d'autant plus surveillés au Moyen-Orient qu'ils représentent l'un des rares espaces d'expression des frustrations et de la colère pour des populations dominées par l'autoritarisme. Cette précision faite, les équipes nationales font l'objet de nombreuses récupérations populistes : mise à profit par les dirigeants de la notoriété des joueurs, utilisation des victoires pour se légitimer, extrapolation de l'image de l'équipe nationale à la sphère politique, comparaison des vertus sportives avec les caractéristiques supposées typiques de la nation, etc.

Pour autant, l'instrumentalisation s'avère très réversible et ces entreprises ne sont pas toujours promises au succès. Elles échouent même souvent. En Égypte, soutenir l'équipe nationale est problématique car cette dernière apparaît comme l'incarnation du régime. Le soutien se porte donc bien plus vers les clubs locaux. En Russie, certains supporters moquent l'injonction au patriotisme qui entoure la sélection. En Belgique, dans un pays

⁴ Sur le football en Amérique du Sud, voir plus largement le numéro spécial des *Cahiers des Amériques latines* dirigé par Fabien Archambault : « L'autre continent du football », n°74, 2014. Un article sur le Brésil côtoie d'autres contributions consacrées à l'Argentine et à l'Équateur.

profondément divisé politiquement, les bons résultats de l'équipe rassemblent les parties flamandes et wallonnes le temps des rencontres mais cette unité retrouvée ne se confirme nullement dans les urnes, ce qui n'est pas sans rappeler le cas français. Les élections présidentielles de 2002 et les émeutes de 2005 ont, en effet, apporté un démenti cinglant au mythe tant vanté de la France « black blanc beur » de 1998.

Au final, les matchs qui opposent des sélections nationales apparaissent bel et bien comme des moments pendant lesquels se réveillent et se réactivent des sentiments d'appartenance à la nation. Cela reste toutefois épisodique et circonstanciel, fluctuant et précaire. Que l'équipe soit victorieuse semble l'une des conditions les plus déterminantes pour que de tels sentiments s'expriment massivement. Mais dans des sociétés qui se caractérisent par la pluralité des affiliations identitaires, ils se rétractent tout aussi rapidement une fois la compétition terminée.